La voie du changement

Autor(en): **Bonner, Elena / Jacobs, Leo**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio humana : l'aventure humaine**

Band (Jahr): **99 (1990)**

Heft 2

PDF erstellt am: **05.06.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-682358

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

INTERVIEW

LA VOIE DU CHANGEMENT

Isolement, humiliations, grèves de la faim, fouilles, perquisitions de domicile. Ces incidents faisaient partie de la vie quotidienne pour Elena Bonner, née en 1923 à Moscou, la dissidente et la militante des droits de l'homme en Union soviétique. En 1971, elle épousa Andreï Sakharov – qu'elle avait rencontré une année plus tôt au cours d'une manifestation; et peu après, elle démissionna du parti communiste. Dans les années septante et quatre-vingt, Bonner et Sakharov ne ménagèrent pas leurs critiques à l'égard du pouvoir communiste et, bien qu'isolés, ils devinrent les symboles du mouvement pour la démocratisation de la société soviétique. Quand, en 1980, Sakharov fut exilé à Gorki, où il vécut en résidence surveillée, Bonner fut d'abord autorisée à demeurer dans la capitale. Mais quatre ans plus tard, elle fut à son tour condamnée à l'exil, et ne dut sa libération qu'aux changements intervenus à la tête de l'Etat; elle put alors, pour des raisons de santé, se rendre en Italie, puis aux

ACTIO HUMANA: A de nombreuses reprises au cours de votre vie, vous avez connu la solitude, avez perdu ou été séparée d'êtres qui vous étaient chers. Quelle a été l'expérience la plus dure à accepter?

ELENA BONNER: Chaque expérience a été différente des autres, s'est déroulée dans des circonstances particulières. Quand ma mère est morte, j'ai eu beaucoup de peine à accepter le fait qu'elle n'était plus avec nous, dans notre appartement. Je pense que je connaîtrai les mêmes tourments quand je rentrerai chez moi et que je n'y retrouverai pas Andreï. Quand mon père a été exécuté par les staliniens, j'étais une enfant. Avec le temps, cette disparition m'apparaît comme un exemple type des expériences que j'ai vécues. Dans mon travail de médecin aussi, j'ai rencontré beaucoup de gens qui souffraient; cela m'a aidée à comprendre que la douleur occupe une grande place dans nos vies. Elle est souvent infligée sans raison, mais en même temps, elle semble être quelque chose de naturel.

AH: Que faites-vous pour apaiser votre douleur?

ELENA BONNER: Je lis beaucoup. La lecture me donne du plaisir; elle me détend aussi, et m'inspire. Mais ce sont la famille et les amis qui m'apportent le plus grand réconfort. J'aime parler, et pas seulement des choses tristes. L'époque la plus pénible a peut-être été celle de ma séparation avec mon mari. On ne nous autorisait que de rares contacts – ou parfois pas de contacts du tout. Le fait de ne rien savoir de ses conditions de vie était pour moi non seulement une source de colère, mais aussi d'agitation. Je suis quelqu'un qui ne peut pas rester inactif, et il y a toujours quelque chose à faire. On m'a accusée d'être une personne incrédule et cynique, mais ce n'est pas comme ça que je me vois. Andreï a toujours été un homme de réflexion et moi, une femme d'action; nous étions parfaitement complémentaires.

AH: Depuis la mort de votre mari, vous êtes à nouveau confrontée à la solitude. Comment, cette fois-ci, la vivez-vous?

ELENA BONNER: C'est une situation différente. Quand je pense aux dernières années de notre vie, j'éprouve quelques regrets, mais j'ai de la peine à les exprimer. Andreï était un scientifique et, au cours des dernières années, il était si engagé dans l'activité politique qu'il lui restait trop peu de temps pour se consacrer à ce qui le passionnait vraiment. C'est un de mes regrets. Il y a aussi mes enfants et mes petits-enfants, qu'Andreï a eu très peu d'occasions de voir et de connaître. Pendant les années où nous avons été séparés, il existait toujours un lien entre nous; aujourd'hui, ce lien me manque terriblement. Je reste cependant très active, et je vais demeurer quelque temps ici, chez ma fille, avant de rentrer à Moscou. Là-bas, je vivrai seule, mais je suis habituée à la solitude.

AH: Est-ce que les circonstances actuelles peuvent faciliter votre retour à Moscou? Et pensez-vous que vos enfants, qui vivent aujourd'hui en Amérique, puissent un jour vous y rejoindre?

ELENA BONER: Les mesures qu'on a prises dans mon pays pour démocratiser la société sont très importantes, même si, parfois, elles paraissent timides ou contradictoires. Le meilleur exemple de ces contradictions est la plus grande ouverture et la plus grande sincérité qui règnent aujourd'hui dans les rapports entre le gouvernement et la population, alors que dans le même temps, il

y a des hommes qui sont en prison pour avoir essayé de mettre en relation cette ouverture et cette sincérité avec la question des droits de l'homme. Quoiqu'il en soit, Moscou est ma patrie et la sera toujours. Je n'ai jamais voulu quitter mon pays; quand je l'ai fait, c'était pour des raisons de santé. Mes enfants, eux, sont devenus Américains, et mes petits-enfants sont nés Américains; ils le sont dans leur cœur. Ils sont déjà venus me voir à Moscou et, bien sûr, ils reviendront.

AH: Vous n'avez pas abandonné votre activité politique. Est-ce aussi un moyen d'apaiser la douleur causée par la mort de Sakharov?

ELENA BONNER: La disparition de mon mari a été une chose très dure à accepter. J'ai remarqué que j'ai souvent attribué la responsabilité de sa mort au gouvernement de mon pays. Pour la supporter, j'ai le soutien de ma famille et de mes amis, en particulier de mes enfants et de mes petits-enfants. En fait, à de nombreuses reprises pendant les périodes de notre séparation, nous avons tous cru qu'Andreï était mort. Nous avons alors compris que nous devions compter sur nous-mêmes et que nous n'avions pas besoin ni ne souhaitions voir les médias ou le gouvernement partager notre chagrin. Mes activités politiques ne sont qu'en partie un moyen de supporter ma peine; elles ne sont pas ce qu'il y a de plus important pour refaire ma vie, sans Andreï. C'est vrai que je ressens comme un héritage le fait d'avoir à me battre pour essayer d'améliorer, où que ce soit dans le monde, les conditions de vie des individus les plus défavorisés. Mais je suis heureuse d'agir au nom d'Andreï – c'est un nom qui suscite le respect et l'admiration. Plus important, toutefois, est le sentiment de responsabilité que j'ai de m'engager dans un certain nombre de luttes sociales et politiques. En premier lieu, de me battre pour obtenir l'amnistie des hommes emprisonnés pour leurs convictions politiques ou religieuses – et pas seulement en Union soviétique. Aujourd'hui, la situation est véritablement tragique pour beaucoup de ces prisonniers.

AH: En quoi est-ce que votre exil, à Andreï Sakharov et à vous, a changé vos vies?

ELENA BONNER: Nous en sommes sortis épuisés et, je crois, vieillis et affaiblis prématurément. Si nos vies avaient été davantage respectées, nous n'aurions pas subi un état de tension aussi violent. Et les médias ont joué un grand rôle. En regardant derrière moi, je remarque que notre vie privée a passé au second place, ce qui a certainement été néfaste à la santé d'Andreï.

AH: Votre livre «L'exil partagé» est un témoignage de votre persévérance dans l'adversité. Aujourd'hui, est ce que vous regardez l'avenir avec confiance?

ELENA BONNER: Je ne me sens pas qualifiée pour faire des pronostics quant au futur, et j'ignore à quel point Gorbatchev et la «glasnost» peuvent être fragiles. Je suis comme le balancier d'une vieille horloge, qui oscille entre optimisme et pessimisme. La «glasnost» peut être stoppée, mais cela ne changera pas la conscience du peuple ni ne brisera l'espérance qu'elle a fait naître. C'est un processus irréversible. Les pronostics ne sont pas importants. Ce qui l'est, c'est qu'on agisse dans un but précis. Je veux moins juger la situation ou souligner tel ou tel progrès que parler de ce qui doit être fait.

AH: Etes-vous surprise des changements en cours dans votre pays et de la capacité de changer?

ELENA BONNER: Oui, et j'espère que ce sont de réels changements, et pas des manœuvres politiques. Je n'aurais jamais pensé que mon mari et moi serions un jour à nouveau libres. Ni que je serais autorisée à

voyager ou qu'Andreï siégerait au Congrès! Mentalement, nous étions préparés à vivre en exil pendant de longues années, peut-être même jusqu'à notre mort. Mais tout a évolué si vite. Et il est difficile de rester serein face à la rapidité des changements; eux-mêmes sont source de nouveaux problèmes et de nouvelles interrogations. On a besoin de temps pour oublier le passé et d'anciens modes de pensée. Hier, l'espoir était rare; aujourd'hui, il demeure fragile.

AH: Est-ce qu'il est difficile, dans votre pays, de s'adapter aux plus grands changements?

ELENA BONNER: Pour moi, il n'y a pas eu de véritable difficulté. Mais beaucoup de gens ne sont pas prêts ou pas capables de changer leurs manières de penser. C'est pourquoi l'évolution est parfois si lente. Je crois pourtant que les changements sont inéluctables, et je dis cela depuis fort longtemps. L'évolution est encore plus lente ou même interrompue dans les institutions car il est très difficile de faire comprendre à ces gens-là qu'il existe une autre voie, une meilleure voie.

AH: Pensez-vous que les Soviétiques seront capables d'accepter les changements auxquels on assiste?

ELENA BONNER: Je vais vous raconter une anecdote qui est très révélatrice. Un jour,

Etats-Unis. L'adversité a durement frappé Elena Bonner tout au long de son existence. Son père, victime des purges staliniennes, fut exécuté en 1937 pour haute trahison. Sa mère passa dix-sept années en prison ou en exil – à Gorki, déjà. Elena fut élevée par des parents, à Leningrad. Pendant la Seconde Guerre mondiale, elle s'engagea comme volontaire et fut grièvement blessée; elle perdit en partie la vue. Après de longs séjours à l'hôpital, elle réussit, en 1953, à terminer ses études de médecine. En 1985, elle faillit mourir d'une maladie cardiaque. Sa mère disparut en 1987; et son époux, en décembre de l'année passée. Son époux recouvra la liberté en 1986, juste après que Bonner eut publié un livre émouvant, «L'exil partagé» (Le Seuil, 1986), qui tient à la fois de l'essai et du journal. Bonner et Sakharov réintégrèrent leur domicile moscovite et reprirent avec encore plus de vigueur leur combat politique, malgré de sérieux problèmes de santé et en renonçant à pratiquer leurs métiers de physicien et de médecin.

PHOTOS: RDZ/DUKAS

TOURNEZ S.V.P.

peu après notre retour d'exil, j'avais deux télégrammes à envoyer. J'ai donc téléphoné à la poste. Quand j'ai dit mon nom à l'employé, ce dernier a eu ces mots: «Oh! C'est un nom très connu!» Et quand je lui ai appris que j'étais Elena Bonner-Sakharov, l'employé m'a encore dit: «Nous avons attendu si longtemps et nous sommes si heureux que vous soyez libres. Saluez de ma part votre mari! Nous lui souhaitons d'avoir une bonne santé et de l'énergie.» Ce genre d'attitude est typique. Les Soviétiques attendent depuis de longues années que les choses changent, et ils attendent toujours.

AH: Qu'est-ce qui a véritablement changé dans la vie quotidienne des gens? Et comment ceux-ci ressentent-ils ces changements?

ELENA BONNER: Chez nous, tout exige beaucoup plus d'efforts qu'en Occident. Quand, dans la rue, vous apercevez une file de gens qui attendent, cela signifie qu'il y a quelque chose à acheter et vous faites immédiatement de même; vous vous mettez à la queue. Mais comme ceux qui vous précèdent, vous ignorez ce que vous pourrez peut-être acheter. Cela n'a d'ailleurs pas d'importance; vous faites d'abord la queue, et vous saurez plus tard pourquoi vous l'avez faite. Ce genre de situation n'a pas encore disparu. Ce qui est différent, cependant, c'est qu'on parle davantage de ce qui doit changer. Il a fallu attendre des années et des années pour en arriver là; mais, aujourd'hui, comme l'homme de la rue lui-même est concerné par les changements, il ne peut plus être aussi patient qu'il l'était naguère.

AH: Où est-ce que vous trouvez l'énergie pour continuer un combat qui vous a fait du mal, à vous-même et à vos proches?

ELENA BONNER: Le mouvement de défense des droits de l'homme est né il y a une vingtaine d'années, pour des raisons essentiellement morales. Il ne peut exister que s'il y a des personnes qui luttent, même si elles ne sont que dix, et même s'il n'y en a qu'une. Je ne suis leader d'aucun mouvement; dans mon engagement politique, je lutte pour moi, je ne représente que moi. Mais je suis convaincue que le mouvement de défense des droits de l'homme ne disparaîtra pas tant que ceux-ci ne seront pas respectés. Pouvoir se déplacer, voyager et s'établir où il le désire est, pour l'individu, la plus importante des libertés. Elle est la pierre angulaire des droits de l'homme. Mais l'évolution récente, en Union soviétique, fait que les priorités, aujourd'hui, ne sont plus exactement les mêmes. Obtenir la liberté de réunion – pour des groupes politiques ou autres – est devenu la première urgence. De manière générale, la question des droits de la collectivité a pris le pas sur celle des droits de l'individu.

AH: Comment réagissez-vous au fait que beaucoup de gens aient mis tous leurs espoirs en vous?

ELENA BONNER: Ce n'est pas une position facile. Vous ne pouvez pas satisfaire ces espoirs. Tout ce que nous faisons dépend de l'énergie qu'on a. Or, mon énergie n'est pas sans limites. Pendant nos grèves de la faim, on nous demandait souvent jusqu'où nous étions prêts à aller. Il aurait été plus juste de nous demander combien de temps nous pouvions tenir. Mais il serait faux de croire que tous les Soviétiques voient l'avenir avec optimisme. Beaucoup d'entre eux ont de la peine à oublier les problèmes de la vie quotidienne.

AH: Et vous-même?

ELENA BONNER: Je pense que nous devons absolument avoir confiance en l'avenir; nous n'avons d'ailleurs pas le choix. Mais cela ne signifie pas que nous devions accepter et supporter toutes les décisions de Gorbatchev, même si c'est lui qui est le principal initiateur des changements – il n'est pas le seul. Gorbatchev peut échouer dans son entreprise ou changer d'idées. On doit encourager la restructuration dans son ensemble, mais sans craindre de contredire ni d'offenser une personne ou une autre. Chacun doit comprendre que la coopération avec l'Occident est une nécessité, qu'elle est aussi une condition de la poursuite de la «perestroika».

AH: Aujourd'hui, quelle est la situation qui vous paraît être particulièrement critique?

ELENA BONNER: Je pense qu'il est opportun d'évoquer, dans ACTIO HUMANA, la situation des prisonniers de guerre en Afghanistan. J'ai écrit récemment un article pour «Les Nouvelles de Moscou», dans lequel j'insiste sur le fait que pour beaucoup de gens, en Afghanistan et en Union soviétique, la guerre n'est toujours pas terminée. Il y a de nombreux prisonniers, là-bas, auxquels on n'a pas prêté l'attention ni apporté l'assistance dont ils ont besoin. Il serait bon que la Croix-Rouge exerce davantage de pressions pour trouver une solution.

AH: Une dernière question, Elena Bonner, très personnelle. Comment va votre santé, aujourd'hui?

ELENA BONNER: Mon séjour à Boston me fait du bien. J'ai passé quelques examens pour mon cœur et pour mes yeux, mais en général, et bien que je sois vite fatiguée, je me sens en bonne santé. A Moscou, je serai certainement à nouveau plus tendue – ce que je devrais éviter – et les soins médicaux y sont moins bons qu'ici. A certaines époques, j'avais parfois besoin de secours urgents. Andreï devait alors courir dehors et chercher une cabine où le téléphone fut en état de marche...

LEO JACOBS

De son premier mari, dont elle divorça en 1965, Bonner eut deux enfants qui purent émigrer aux Etats-Unis, grâce aux pressions qu'elle et Sakharov exercèrent sur les autorités – des grèves de la faim, notamment. ACTIO HUMANA a rencontré Elena Bonner chez sa fille, à Newton, dans le Massachusetts. Tatiana et Yefrem – sa fille et son beau-fils – ont servi d'interprètes.

PHOTO: AP PHOTO COLOR